

PIERRE AUTIN-GRENIER

**C'est tous les jours
comme ça**

LES DERNIÈRES NOTES
D'ANTHELME BONNARD



finitude
2010

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE
TRENTE EXEMPLAIRES SUR PAPIER
NOIR, NUMÉROTÉS DE 1 A 30.

Pour Ronan Barrot,
toujours à la pointe du combat.

L'auteur tient à remercier l'ARALD (Agence Rhône-Alpes pour le Livre & la Documentation) et Clermont-Communauté, pour leur soutien.

© Finitude 14, cours Marc-Nouaux à Bordeaux, 2010.

« Jusqu'ici, sur la terre, tout désordre a résulté du fait que quelques-uns ont voulu mettre de l'ordre et toute ordure du fait que quelques-uns ont voulu balayer. [...]

Le mal n'est pas que le monde soit gouverné avec si peu de sagesse. Le mal est que, si peu que ce soit, il soit gouverné. »

DEZSÖ KOSZTOLÁNYI,
Le traducteur cleptomane

Collation

Nous nous trouvions réunis dans une vaste salle un peu austère au centre de laquelle avait été dressé un immense buffet froid pour arroser je ne sais quel événement dont je ne mesurais pas de prime abord toute l'importance.

Avec une logique impressionnante des discours un peu ampoulés s'étaient enchaînés à des discours assez guindés, le tout ponctué de vifs mais brefs applaudissements et, pour finir, invitation nous avait été faite d'aller nous sustenter.

C'est alors que l'homme en l'honneur de qui

était organisée cette réception et qui venait de répondre d'une voix tremblotante aux hommages et éloges dont il avait été l'objet se jeta de but en blanc sur la femme du patron. En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, l'ayant mise en charpie, il la dévora tout entière sous nos yeux, n'en laissant guère plus, une fois repu, qu'un morceau de cuir chevelu et un sac en croco.

Relatant après bien des années cette petite anecdote longtemps restée enfouie dans ma mémoire, il me revient maintenant qu'on remettait ce jour-là à ce brave homme la médaille du travail en récompense de trente ans de bons et loyaux services passés aux différentes chaînes de transformation chimique de notre groupe agro-alimentaire.

Passage du Temps

Quand nous sommes sortis lui et moi en cette fameuse fin de matinée de juillet, lui voulait aller à droite, moi à gauche bien entendu. N'étant du tout d'un caractère décidé et dominateur mais plutôt, par certains côtés, assez irrésolu pour ne pas dire velléitaire et très bonne pâte qui plus est, nous voilà tous deux partis sur notre droite évidemment. Mal nous en prit cependant d'avoir suivi cette pente ; à peine parcourue la centaine de mètres nous séparant du premier coin de rue (celui où, il y a peu, le bar de L'Avenir maintenant disparu faisait angle) qu'une crevasse d'une profondeur d'enfer creusée à même l'asphalte déjà brûlant de soleil nous fit face. Certes ce sont là choses qui surviennent fréquemment dans nos villes d'entre-deux-guerres et sans crier gare, il n'en restait pas moins que nous nous retrouvions tous deux Gros-Jean comme devant et assez

déconfits ; très perplexes aussi quant à l'attitude à adopter à l'égard de ce soudain problème. Poursuivre coûte que coûte et nous enfoncer au cœur de cette crevasse dans l'espoir insensé d'atteindre un jour le trottoir d'en face, au risque d'user dans cette affaire beaucoup de nos jeunes énergies ou bien, tel que je le préconisai d'entrée, renoncer, revenir sur nos pas et sagement reprendre l'idée qui était mienne au départ ?

C'était hélas méconnaître la diabolique obstination de mon compagnon, ne pas compter avec sa fierté de petit mâle écorché toujours s'entêtant dans ses mauvaises raisons. D'arguties en vaines suppliques rien n'y fit et je le vis à mon grand dam disparaître au profond du gouffre avec la belle assurance de ceux que n'effraieront jamais les soucis du quotidien ni la crainte des lendemains. À Dieu vat ! pensai-je en rebroussant chemin, faisant contre mauvaise fortune bon cœur.

Dire les années passées depuis cette matinée de juillet dont je conserve cependant le souvenir fidèle dans un coin de ma mémoire, comme on conserve sans trop savoir pourquoi un bibelot ancien chiné jadis à la brocante, serait avouer un âge devenu inavouable. Aussi quelle ne fut pas ma

surprise que de retrouver ce soir mon vieil ami à la faveur d'un de ces curieux hasards de comptoir ! Le cheveu maintenant poudré à frimas et la main légèrement tremblotante pour lever le verre, mais toujours bon pied bon œil comme je lui en fis compliment. « Les années passent, me dit-il en faisant signe au garçon pour une tournée, il est urgent, vois-tu, de prendre son temps » et sur ce il m'explique gravement qu'il vient à peine de sortir de son trou, ayant enfin atteint, deux jours de cela seulement, le trottoir d'en face. Force me fut de lui confesser que, tout ce temps durant, je n'avais moi-même fait guère plus de trois fois le tour complet du quartier.

Monstre

« Le canard de Barbarie déambule bien du lever au coucher du soleil sans en fiche une secousse, le cyclamen dans son pot se contente sans bouger d'apporter dans un coin du salon un peu de lumière, je ne parle pas du jeune pianiste d'à côté qui emploie ses journées à répéter son Branlehu en oize mineur sans autrement se fatiguer, ni même des Indiens Cherokees assis en tailleur sous leur tipi, fumant leur calumet tranquilles en attendant la pluie. Un peintre, donne-lui une toile, trois tubes de couleur, glisse-lui dans les pattes un pinceau: en moins de deux et sans forcer il t'exécute un Picasso. En fait je ne connais rien ni personne autre que le poète qui soit sur les dents du matin au soir et du soir au matin pour prendre en charge le vaste remue-ménage du monde et, avec une poignée de mots seulement, le mettre en musique ».

Le plus souvent lorsqu'il m'entreprend sur ses fantasmes de rimailleur maudit et sur son œuvre encore ignorée des incrédules, ses sujets favoris, alors je me débrouille toujours pour suggérer, entre deux tirades délirantes, une partie de crève-monstre sachant trop que c'est là l'un de ses péchés mignons et qu'il n'aura pas le cran de s'y refuser bien longtemps. Il extrait de derrière son buffet où elle reste en permanence repliée la petite table de merisier recouverte de feutre vert, la case dans un coin de cuisine proche du frigidaire, les jetons nacrés équitablement répartis entre nous il bat les cartes, je coupe, à lui la donne et on attaque. J'ignore son truc, à compter qu'il en ait un, mais c'est bien rare si d'entrée je ne me retrouve pas avec le monstre entre les mains malgré le talon. Deux fois passé mon tour alors il se lève, débouche l'habituelle bouteille de Chablis et, sans faux cols les ballons!, nous poursuivons.

Ce n'est pas à proprement parler un enquiquineur de première, non, avec moi il peut même se montrer assez bon bougre quelque temps et même d'un commerce plutôt plaisant n'était son obsession poétique à la noix et les rabâcheries continues autant qu'horripilantes qui en

découlent. Il est de ces poètes à l'imagination détraquée, intrigants et vindicatifs, qui se drapent dans leur vertu et leur abnégation quand, du fond de leur soi-disant solitude, ils n'aspirent qu'à se retrouver deux de la même engeance pour en dévorer un troisième jusqu'à l'os. Toujours prêts à s'agenouiller sur un bout de trottoir, leurs vers de mirliton bien en évidence, pour quémander auprès des passants, même les plus blasés, une once de notoriété, une miette d'admiration, une éphémère gloriole. Pour tout dire, je ne suis jamais venu à bout d'une seule de ses multiples plaquettes qu'il me prodigue à pleines charrettes et me dédicace à tour de bras.

En principe nous jouons la partie en cinq cents, deux manches et la belle ce qui nous amène généralement alentour les six heures et vers le fond de la bouteille. Rarissimes les fois où il ne se retrouve pas, pour finir, le monstre entre les doigts, au moins dix points d'écart et refait pour le compte! Il tord un peu le nez, sert quand même le dernier verre et s'envole déjà vers des rêves de revanche quand il ne tente pas de remettre sur le tapis la chose littéraire. Je lui coupe aussitôt le sifflet: Tu n'y penses pas, ça

nous prendrait la nuit! Le plus souvent je prétexte devoir passer avant la demie chez le petit libraire de la place Reverzy pour le planter là, lui et sa poésie, et rentrer par le chemin des écoliers, histoire de musarder un moment dans le quartier et oublier un brin le banal de telles journées.

Le candidat

Tous les soirs à huit heures on redoute le docteur, le diable ou sa sœur. Ces temps-ci c'est plutôt le candidat qui s'invite. Sans gêne il s'installe comme chez lui, squatte tout un coin du salon. Le faire-valoir pâlichon qui partout l'accompagne l'interroge alors sur ses positions en matière de police judiciaire, sur son attitude à l'égard des problèmes de délinquance juvénile et d'alcoolisme (« Intransigeance absolue ! » s'empresse-t-il), sur les yo-yo du cours du concombre au palais Brongniart en fin d'après-midi (il compatit, ne reste court à aucune question), il promet qu'avec des poissons dans ses souliers lui aussi pourra bientôt marcher sur les eaux ; tant d'autres billevesées et calembredaines qu'à subir ainsi le bonhomme bien vite ma femme en prend mal aux dents, renversé par toutes ces sottises je laisse tomber ma clope qui s'en va brûler un bout de nappe à côté du cendrier.

Quand les voisins affolés viennent frapper chez nous, « L'avez-vous entendu ? ! », on dit non en refermant doucement la porte sur leur panique pour ne pas ajouter à la pagaille qui, peu à peu, s'empare de tout l'immeuble. On sait que, des étages, certains ont déjà balancé dans le vide le candidat, son faire-valoir et tout le décorum par la lucarne des toilettes pensant de la sorte se protéger du pire, conjurer le péril, échapper peut-être aux drames promis. C'est bien assez pour qu'une dizaine de cars bourrés de condés déboule toutes sirènes hurlantes et boucle illico le quartier. Nous voilà dans de beaux draps maintenant.

Quelques échines à la matraque pliées en deux, divers crânes de-ci de-là cabossés, des nez saigneux et, en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, ordre et sécurité retrouvent enfin leurs droits. Notre gardien d'immeuble, homme de grande prudence et entremetteur hors pair, après avoir remis la liste circonstanciée des locataires à ces messieurs les rassure quant à nos intentions de faire tantôt un triomphe au candidat, jure ses grands dieux qu'on lui prépare ici un plébiscite qui passera à coup sûr à la postérité. Ils se retirent donc, ne laissant sur place qu'une petite patrouille

de surveillance, un ou deux mouchards aussi sans doute.

Ma femme et moi en venons à regretter les visites du diable ou de sa sœur ; leurs arguments sont moins expéditifs, avec eux la discussion souvent reste plus ouverte. À notre âge, il est vrai, nous nous accommodons mal des nouvelles contraintes qu'impose l'époque.

Entre hommes

Ce matin encore une femme qui ouvrait ses volets est tombée comme feuille morte l'automne par sa fenêtre sans que l'on puisse dire le pourquoi et le comment. Hier au soir c'est une veuve distraite et qu'aveuglait son trop grand voile qu'une voiture roulant à vive allure a envoyé valser dans l'au-delà n'ayant pu l'éviter. La petite marchande des quatre-saisons poussant sa charrette tout en criant « Des choux, des navets, des carottes ! » a brusquement été happée par une bouche d'égout restée à tort ouverte, on ne l'a plus revue depuis et son joyeux babil déjà nous manque. Et je ne dis rien de l'épouse du pharmacien (le tordu de la boutique face à la poste) subitement disparue de la circulation sans un mot d'explication ce dont tout le monde se fiche et contrefiche éperdument tant elle se montrait d'humeur revêche et bileuse en affaires. Non plus

de tant d'autres qui pareillement font défaut à l'appel, ainsi la grande boulotte dévoreuse de poulets entiers qui passait son temps à table et qu'on suppose emportée par un embarras gastrique, la jeune moulinière retrouvée pendue par un fil de soie à son métier ou encore la bistrotière à l'angle du boulevard noyée on ne sait par quelle maladresse dans la Saône. Bref, chacune à sa manière toutes nous manquent, aussi cruellement que des boutons de manchette aux chemises si vous voyez ce que je veux dire.

Ainsi peu à peu mais d'implacable façon, force est de le constater, notre vieux quartier voit fondre sa population féminine plus sûrement que l'Antarctique ses baleines bleues et, du train où vont les choses, si nul ne se ressaisit bientôt l'hécatombe sera sans recours.

Que deviendrait alors la vie à se livrer dès le réveil à de longues méditations en solitaire devant un bol de café de la veille, amer comme chicotin et mal réchauffé; à s'en aller seul faire la tournée des comptoirs et se retrouver sur le coup de midi sans savoir comment s'y prendre pour accommoder au plus fin l'escalope à la crème; en soirée devoir beloter jusqu'à pas d'heure avec les copains

pour se désennuyer du temps qui passe, ravauder à la diable ses vieilles chaussettes ou amidonner soi-même les cols de liquettes, et je n'ose parler du reste?

Non, je me refuse à imaginer notre petit coin de planète devenir une sorte de curiosité tantôt visité par des touristes étrangers telle une réserve d'Indiens végétant là uniquement entre hommes. Parlons peu, parlons bien: si elles ne nous aiment plus, alors qu'elles le disent; mais qu'elles cessent enfin, par pitié, de tomber comme des mouches!